

Laurent Vivante

Les visites du silence

« Le silence est parfois une réponse. »

MARGUERITE YOURCENAR
(MEMOIRES D'HADRIEN)

Prologue

Le matin se leva avec une lenteur inhabituelle, ou n'était-ce qu'une simple impression ?

Une faible lumière s'étendait des champs devant Cressier jusqu'au Jolimont, sans parvenir à dissiper la brume qui s'accrochait aux arbres le long du canal de La Thielle. Depuis la baie vitrée de son salon, une tasse entre les mains, Tanguy observait ce voile qui paraissait flotter sans bouger. La vue le captiva tant, que le thé refroidit.

Il avait dormi d'un sommeil agité, traversé d'images qui venaient d'un autre temps et que son cerveau n'a pas voulu arrêter. Aujourd'hui, il avait une rencontre importante à vivre. Une idée qui l'habitait depuis plusieurs jours, il s'y était préparé consciencieusement, mais la réalité du départ qui approchait lui serrait la poitrine.

Il lava la tasse, enfila son manteau, puis s'arrêta un instant dans l'entrée. Le silence de la maison lui parut insolite, différent de celui des autres matins. Il posa la main

sur la poignée de la porte, un geste banal qui fit naître en lui une émotion, dont il ne comprenait pas l'origine.

Il inspira profondément. Le froid de l'extérieur l'accueillit d'une rafale crue.

La voiture l'attendait devant la maison, couverte d'une fine pellicule de givre. Il passa la main sur le pare-brise, traçant un arc qui laissa apparaître l'intérieur sombre du véhicule, où les sièges l'attendaient silencieusement. Le froid du givre lui mordit les doigts. Il sourit malgré lui : ce genre de détail avait toujours eu le pouvoir de le ramener à lui-même, de l'ancrer dans le présent. Il s'installa derrière le volant, referma la portière et le silence de l'habitacle l'enveloppa aussitôt. Un silence dense où ses pensées semblaient résonner un peu plus fort qu'à l'accoutumée.

Avant de démarrer, il resta sans bouger quelques instants.

Ses yeux se posèrent sur le rétroviseur, où son propre regard lui parut étrangement... étranger. Il se demanda ce que Jordana verrait en lui, aujourd'hui. Le sexagénaire qu'il allait bientôt devenir ou le jeune homme qu'elle avait jadis connu, celui qui riait trop fort et parlait trop vite.

Il détourna son regard.

Penser à elle avant même d'avoir pris la route lui donna l'impression d'être déjà en retard.

Il inséra la clé, mais ne démarra immédiatement.

Le moteur, lorsqu'il s'allumerait, marquerait le début réel du voyage. Et il n'était pas sûr d'être prêt. Il se rappela les années écoulées, les saisons qui avaient défilé sans qu'il ne prenne le temps de revenir en arrière. Il avait laissé les souvenirs s'empiler et parfois même se dissoudre. Mais

depuis quelques jours, tout remontait, car le passé avait décidé de réclamer son dû.

Il ferma les yeux un instant.

Un souffle.

Plusieurs battements.

Puis il tourna la clé.

Le moteur vibra sans timidité.

Tanguy posa les mains sur le volant et sentit la matière froide sous ses paumes. Une étrange certitude l'envahit : ce trajet ne serait pas seulement un déplacement, il serait une traversée. Une traversée de paysages, oui, mais aussi de souvenirs, de questions restées en suspens et de silences trop longs qu'il espérait bien rompre.

Il enclencha la première. La voiture glissa hors du parking, comme si elle connaissait déjà la route.

* * *

Le début d'après-midi se noyait dans une clarté glaciale. Le soleil, haut mais sans chaleur, baignait les maisons et les champs d'une lumière blanche qui accentuait tous les détails :

les haies dépouillées,
les collines inertes et
les toits des fermes, où le givre persistait,
scintillaient.

Les corbeaux, rares silhouettes animées dans ce décor figé, s'élevaient dans une lente ascension au-dessus des prés, leurs cris rauques se perdant dans l'air sec.

La chaussée, bande grise étirée au milieu de l'immobilité hivernale, défilait devant lui. Tanguy roulait depuis Cressier, les mains fermes sur le volant. La musique emplissait l'habitacle — une seconde respiration. Il avait choisi ses morceaux avec soin, ainsi qu'il le faisait pour ses trajets : des rythmes qui accompagnaient la route, des mélodies qui semblaient se fondre dans le paysage. Les notes se mariaient au ronronnement du moteur, régulier et apaisant, et chaque vibration se mêlait aux accords, créant une bulle où il se sentait à la fois protégé et exalté.

Par moments, son regard glissait vers les champs, vers les silhouettes des arbres fruitiers qui, sous une lumière hésitante, semblaient attendre un printemps encore lointain. Il se surprenait à suivre les lignes de leurs branches nues, à en parcourir les courbes avec la même attention qu'on accorde aux détails d'une gravure ancienne, celles dont les nervures racontent une histoire. Dans ces entrelacements, il cherchait une logique, une intention secrète, une forme d'ordre dissimulée dans ce chaos que la nature façonne avec une précision déconcertante, s'ingéniant à nous dérouter pour mieux nous émerveiller. Et plus il observait, plus il sentait que ce désordre apparent portait en lui une forme d'harmonie.

Les villages qu'il traversait s'étaient vidés de toute animation, restaient quelques volets clos, une fumée timide qui s'échappe d'une cheminée et, parfois, l'ombre furtive d'un chat qui s'aventure à travers la chaussée, ou les jardins.

Le froid, malgré le chauffage, s'infiltrait par les vitres et rappelait à tout instant la saison. Tanguy ajusta son écharpe, resserra son manteau, et laissa son esprit dériver. La musique, plus qu'un simple fond sonore, devenait une sorte de fil conducteur. Elle lui donnait l'impression que la route avait un rythme.

Chaque virage,
chaque montée,
chaque descente
se muaient en une mesure dans une partition invisible,
que ses mains interprétaient, sur le volant.

Il pensa à la destination, sans hâte. Le trajet lui importait autant que l'arrivée. Il aimait cette sensation de mouvement, ce glissement entre les paysages. Le monde se déployait pour lui seul.

Dans l'habitacle, il se sentait isolé du silence extérieur, mais relié à la terre qu'il traversait, à ses souvenirs, à ses réflexions qui se superposaient et se mêlaient aux images du dehors.

Son caractère, enthousiaste et joyeux, se reflétait dans sa manière de conduire. Il chantonait parfois, tapotait le volant en rythme et les changements de direction devenait une occasion de savourer la fluidité du mouvement. Ses épaules se détendaient, son pied jouait avec l'accélérateur, qui dialoguait avec la route.

Le paysage défilait.

Il se surprenait à sourire sans raison, porté par l'impression de liberté.

Derrière l'apparente légèreté qu'il ressentait, une appréhension l'accompagnait, telle une note dissonante au milieu de la mélodie.

Ce voyage n'était pas simplement une promenade. Il roulait vers une rencontre qu'il attendait depuis plus de vingt ans.

Jordana.

Le nom seul suffisait à faire remonter une vague de souvenirs, d'abord flous, puis de plus en plus précis.

Il se rappelait la jeunesse, les après-midis passés à rire, les confidences échangées dans des lieux qui semblaient aujourd'hui effacés par le temps : les bancs du parc, les pierres chaudes au bord du Doubs, les ruelles où leurs pas résonnaient pareils à une musique complice.

Tout lui revenait par fragments, à la manière de diapositives qui défilent trop vite, mais qui soudain se stoppent, net, sur des souvenirs clairs.

L'été de leurs vingt ans s'était installé sans prévenir, avec une force lumineuse qui faisait vibrer chaque pierre, chaque feuille, et déformait même les ombres. Le village somnolait sous la chaleur, et les après-midis s'étiraient lourds, épais, étouffants, à la manière des draps de flanelle. On se serait cru au sud de l'Espagne. C'était ce moment de la vie où l'on ne savait pas très bien quoi faire de soi, où l'on avançait sans direction précise, alors on marchait, on parlait, on riait pour tout et pour rien, on cherchait à sentir que le monde existait, qu'il répondait à nos pas, qu'il avait un horizon à nous offrir. Et dans la chaleur écrasante, la moindre minute prenait une ampleur insoupçonnée : l'été voulait leur apprendre à vivre plus fort.

Ce jour-là, ils avaient roulé jusqu'à Goumois et suivi, à pied, le sentier qui descendait vers le Doubs. Le soleil frappait les nuques, et la lumière, blanche, écrasait les couleurs. Jordana avançait devant, ses sandales soulevant un peu de poussière. Tanguy la suivait, amusé par sa manière de se retourner toutes les deux minutes pour vérifier qu'il était toujours là. Il lui répondait par un sourire, un geste vague, un haussement d'épaules qui voulait dire *évidemment*.

Ils atteignirent la rive. L'eau coulait lentement, tel le miel à peine tiré, elle aussi souffrait de la chaleur. Les pierres plates, chauffées par le soleil, formaient une sorte de petite plage où ils s'installèrent, avec leurs linges et le panier à provisions. Jordana retira ses sandales et posa ses pieds nus sur les galets brûlants. Elle poussa un petit cri, puis éclata de rire. Tanguy fit de même, mais il surjoua la douleur, ce qui la fit rire davantage.

Ils restèrent un moment sans parler, simplement allongés, les yeux fermés, et leur respiration ralentit. *Le silence n'est pas un vide, mais une présence*, dissertent certains textes philosophiques. On entendait le bourdonnement des insectes, le clapotis discret de l'eau, et, de temps en temps, un oiseau qui traversait le ciel en criant. La chaleur enveloppait tout.

Tanguy ouvrit les yeux. Jordana avait glissé une main sous sa tête, ses cheveux sombres s'épalaient autour d'elle comme une ombre. Elle semblait ailleurs, absorbée par une pensée qu'il ne pouvait pas deviner. Il la regarda longtemps, sans qu'elle s'en aperçoive. Il se dit qu'en aucune circonstance il n'avait vu quelqu'un être aussi calme tout en donnant l'impression de bouger intérieurement.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il finalement.

Elle tourna la tête vers lui, un peu surprise.

— À rien. Ou à tout. Je ne sais pas.

Il sourit. C'était exactement le genre de réponse qu'elle donnait quand elle ne voulait pas dévoiler ses ressentis. Il n'insista pas. Il savait que, si elle voulait parler, elle le ferait. Sinon, il attendrait. Il avait toujours été patient avec elle, on ne brusque pas Jordana.

Un nuage passa devant le soleil, et la lumière changea. Les pierres perdirent un peu de leur chaleur. Jordana se redressa, ramena ses genoux contre elle et observa la rivière.

— Tu crois qu'on se souviendra de ça ? demanda-t-elle.

— De quoi ?

— De cet après-midi. De ces pierres. De... nous.

Il resta silencieux un moment. La question le déstabilisa. Il n'avait jamais pensé au futur autrement qu'une vague suite de jours semblables. Il n'imaginait pas que cela puisse changer, que quelqu'un puisse partir, que les chemins puissent se séparer.

— Oui, répondit-il finalement. Je crois que oui. J'espère que oui.

Elle hocha la tête, la réponse lui suffisait. Puis elle se pencha pour toucher l'eau du bout des doigts. Elle sursauta, surprise par la fraîcheur, et éclaboussa Tanguy, qui protesta en riant. Ils se chamaillèrent un instant, deux enfants livrés à leur joie, oubliant tout le reste, puis retombèrent sur les pierres, essoufflés, heureux, avec cette insouciance rare qui ne dure pas assez longtemps, mais qui, sur le moment, semble capable de tout faire oublier.

Le soleil revint. La chaleur aussi. Jordana ferma les yeux. Tanguy fit de même. Le temps se suspendit.

Ils ne savaient pas que les pierres chaudes garderaient leur empreinte bien après que leurs chemins se seraient éloignés.

Mais ce jour-là, allongés, épaule contre épaule, ils avaient l'impression que rien ne pourrait jamais les éloigner l'un de l'autre.

Quelques semaines plus tard, à Saint-Ursanne, la fin d'après-midi s'était glissée dans le village telle une ombre douce qui étire les silhouettes et atténue les bruits. L'air sentait la poussière chaude et les fleurs de tilleul. Les rues se vidaient, laissant derrière elles une impression de calme. C'était l'heure où les enfants rentraient, où les adultes commençaient à préparer le repas et où le monde semblait se préparer à affronter la nuit.

Tanguy et Jordana marchaient côte à côte, sans se presser. Ils revenaient d'on ne savait plus où — une capite, une colline, un détour inutile — comme souvent. Ils n'avaient pas besoin d'une destination pour être ensemble. Le simple fait d'avancer suffisait.

Ils atteignirent une petite ruelle. Elle était étroite, pavée de pierres irrégulières, bordée de murs anciens dont l'enduit s'effritait par plaques. Une ruelle oubliée, quasi secrète, où la lumière du soir arrivait en diagonale, dessinant des bandes dorées sur le sol. Jordana s'y engagea la première, attirée par la clarté oblique qui donnait au passage un air de décor de cinéma abandonné.

— On dirait que personne ne passe jamais ici, murmura-t-elle.

Sa voix résonna légèrement, à croire que la ruelle avait décidé de lui répondre. Tanguy sourit.

— C'est peut-être pour ça que c'est beau.

Ils avancèrent un peu plus. Leurs pas produisaient un écho discret, un double son, une présence qui semblait les suivre. Jordana s'arrêta, amusée.

— Tu entends ? On dirait qu'on n'est pas seuls.

Elle tapa du pied. Le bruit rebondit contre les murs, revint vers eux, amplifié. Elle éclata de rire. Tanguy fit de

même, mais son rire à lui se perdit plus vite, absorbé par les épaisses façades qui avalaient les tons graves de sa voix.

La ruelle semblait les envelopper, les isoler du reste du village. Le monde extérieur s'effaçait. Il ne restait que le bruit de leurs pas, la lumière dorée, et la sensation étrange que le temps ralentissait.

Jordana s'arrêta soudain. Elle appuya sa main sur le mur pour vérifier qu'il était réel.

— Tu sais, dit-elle, parfois j'ai l'impression que tout pourrait changer d'un jour à l'autre. Que rien n'est vraiment solide.

Tanguy la regarda. Elle ne parlait pas souvent de ce qu'elle ressentait. Quand elle le faisait, c'était souvent dans des endroits comme celui-ci, des lieux où le silence semblait l'autoriser à dire ce qu'elle taisait ailleurs.

— Qu'est-ce qui pourrait changer ? demanda-t-il doucement.

Elle haussa les épaules. Ses doigts glissaient sur la pierre rugueuse.

— Je ne sais pas. Nous, peut-être. Ou... juste moi.

Il sentit une inquiétude monter en lui. Il avait envie de lui dire que rien ne changerait, qu'ils resteraient ainsi, à marcher dans des ruelles oubliées, à rire pour rien, à se chercher sans se l'avouer. Mais il savait que ce serait mentir. Le monde avançait, même quand on voulait l'arrêter.

— Tu changeras, dit-il finalement. Et moi aussi. Mais... ce n'est pas grave.

Elle tourna la tête vers lui. Ses yeux bruns brillaient d'une lumière qu'il avait toujours eu du mal à déchiffrer, mais qui lui avait plu dès leurs premières rencontres.

— Pourquoi ce ne serait pas grave ?

Il hésita. Les mots lui manquaient. Alors, il fit ce qu'il faisait quand il ne savait pas quoi répondre : il sourit. Un sourire un peu maladroit, un peu trop large, mais sincère.

— Parce que... on se retrouvera toujours quelque part.

Elle le fixa un instant, cherchant à interpréter ce qu'il avait voulu dire. Puis elle hocha la tête, lentement.

— Peut-être.

Ils reprirent leur marche. Le soleil disparaissait derrière les toits, et la ruelle s'assombrit. Leurs pas résonnaient toujours, mais plus faiblement, l'écho lui-même s'estompait.

À la sortie du passage, Jordana s'arrêta une dernière fois. Elle se retourna vers la ruelle, observa la bande de lumière qui s'éteignait peu à peu.

— On reviendra ici, dit-elle.

— Oui, répondit Tanguy.

Jamais, ils ne revinrent.

Au volant de sa voiture, Tanguy revoyait le visage de Jordana d'alors, les traits adolescents, la vivacité de son regard, la façon qu'elle avait de transformer une conversation quasi banale en un moment plus profond. Ces images surgissaient avec une précision troublante, si nettes qu'on aurait dit qu'elles n'avaient nullement quitté sa

mémoire, qu'elles avaient attendu, intactes, derrière une porte qu'il n'ouvrait qu'aujourd'hui.

Il savait que le temps avait passé, que Jordana n'était plus la jeune fille qu'il avait connue, qu'elle était devenue une femme, avec une vie, des expériences, des cicatrices peut-être. Une pensée qui l'emplissait d'une joie fébrile, mais aussi d'une peur obscure. *Et si elle ne me reconnaissait pas, si elle ne voyait en moi qu'un étranger ?*

Il imagina son visage d'aujourd'hui, les traits affinés, peut-être marqués par les années, mais toujours porteurs d'une intensité qu'il avait bien du mal à oublier. Il se demanda quelle voix elle avait aujourd'hui, si elle avait gardé sa façon de ponctuer les phrases d'un rire léger, ou si la vie l'avait rendue plus grave, plus mesurée. Chacune de ces hypothèses lui donnaient un frisson, signe d'une vérité enfouie qui voulait refaire surface.

Ses mains se crispèrent un instant sur le volant. Il inspira profondément pour calmer le tumulte intérieur.

La route continuait de se dérouler devant lui, mais il avait l'impression que chaque kilomètre parcouru devenait un fardeau invisible qui faisait ralentir le cours des minutes. La musique, en sourdine, semblait désormais trop légère pour accompagner ses pensées.

Il baissa le volume.

Laissa le silence s'installer.

Un silence où ses souvenirs et ses craintes fusionnaient.

Un silence où Jordana devenait à la fois une promesse et une énigme.

Soudain, et avec une grande netteté, il revit ses prunelles sombres et attentives, comme si elles avaient traversé les années sans perdre leur éclat. Il se rappela la manière qu'elles avaient de tout scruter dans les moindres détails.

Cette image-là était restée intacte dans sa mémoire.

Il esquissa un sourire : ah, les yeux de Jordana !

* * *

Après Bienne, en approchant de Sonceboz, il décida de quitter l'autoroute. Le col du Pierre-Pertuis l'attirait. Une promesse de solitude. De beauté.

La route s'élevait, serpentait entre rocs et ravin, et les virages ouvraient une nouvelle perspective. Par-ci par-là, les sapins dressaient leurs silhouettes sombres.

Les rochers portaient des traces de neige. La lumière de saison se reflétait sur des petites plaques gelées, éclats de cristal perdus dans la pierre.

Le bruit de la voiture se répercutait contre les parois rocheuses, amplifié.

Tanguy baissa légèrement la vitre.

L'air froid s'engouffra.

Mordant.

Vivifiant.

Il inspira profondément pour absorber cette atmosphère brute, cette clarté qui semblait purifier ses pensées. L'air avait une odeur de résine et de terre gelée, une fragrance discrète mais tenace qui lui rappelait les randonnées de son adolescence. Chaque expiration lui donnait l'impression de se délester d'un poids, de se préparer à ce qui l'attendait.

La route, étroite et sinueuse, exigeait de lui une attention constante. Ses mains guidaient le volant avec souplesse, mais son esprit oscillait entre concentration et dérive.